Écouter : Témoignage

Écouter

Quels témoignages et pourquoi ?

Durant toute cette année de Cinquantenaire, nous vous partagerons des témoignages divers et variés. Pour «Dis-moi la mission» nous avons choisi de plonger avec vous dans nos archives. Ces écrits d'acteurs de la mission, d'hier à aujourd'hui, contribueront, nous l'espérons, à **nourrir et éclairer votre réflexion autour de chacun des «verbes de la mission»**.

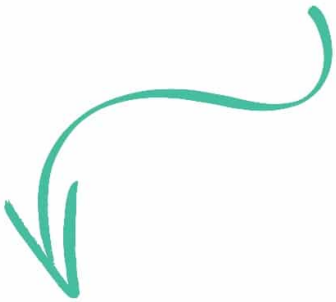
La mission a évolué, elle n'est plus unilatérale

heureusement ! Pourtant, **la plupart des témoignages que vous découvrirez ici seront ceux d'envoyés partis de France pour l'étranger** : ceux-ci écrivaient, plus ou moins régulièrement, des lettres de nouvelles, dont beaucoup ont été conservées.

Nous aurions aimé vous proposer des écrits de «partout vers partout» à l'image des échanges vécus avec le Défap. Mais les témoignages des stagiaires, étudiants, professeurs, pasteurs, hommes et femmes accueillis en France, envoyés eux-aussi dans le cadre de leur Église, ou encore de paroisses ou groupes de jeunes ayant vécu des échanges sont nettement plus rares.

Durant dix mois, vous pourrez découvrir **la diversité de ces expériences et des réflexions qu'elles ont suscitées**.

Restez connectés sur notre site internet et nos réseaux sociaux pour découvrir d'autres formes de témoignages !



Témoignage d'il y a environ 50 ans :

Témoignage de Thomas, issu du journal mission de mars 1991, n° 11, p. 24-25.

Thomas était enseignant au Lycée agricole de Do Néva en Nouvelle-Calédonie.

Voilà le lycée pour ainsi dire "sur sa vitesse de croisière". L'équipe, elle, formée de douze enseignants, de deux chefs d'exploitation et de deux ouvriers, apporte tant bien que mal les différents éléments pédagogiques d'une agriculture moderne. Cette formation s'effectue donc dans un cadre de respect du site et des hommes.

Du site, car Do Néva représente encore pour tous ce lieu où, 90 années auparavant, Maurice Leenhardt et deux Kanaks avaient offert un espoir de voir des jours meilleurs.

Des hommes, car la mosaïque humaine si souvent exploitée par un bon nombre de sociologues et de politiciens se côtoie en une harmonie fraternelle.

Lieu d'apprentissage donc pour les élèves qui vivent également d'autres réalités qu'à la tribu.

Dialogue avec un Blanc qui, à force de vivre avec eux, n'est pas plus que leur égal ni moins qu'un homme. C'est en écoutant sans a priori, en dialoguant ensuite, que l'on sent une confiance renaître. Ceci apporte alors une réelle communion. Un pasteur me disait : "Qui croire, après tant d'années de déplacements forcés de nos vieux et une mise à l'écart de l'instruction ?". Redonner confiance est l'une des tâches primordiale des hommes envers les autres.

Le terme "échec scolaire" si souvent montré du doigt ne vient-il pas souvent d'un manque de confiance entre le professeur et l'élève ? Choc de deux systèmes d'éducation peut-être ?

Contradiction, lorsque l'on voit un élève en situation totale d'échec en classe de 5ème être accepté à Do Néva. Contradiction surtout lorsque cet élève passe ensuite son brevet et réussit le baccalauréat de technicien agricole. Avoir confiance en des hommes culturellement différents est souvent difficile à vivre. Mais il est trop facile de dénoncer le soi-disant laxisme des élèves et les manques de motivation face à d'autres systèmes. Et pour finir rejeter sur eux l'échec qui leur est fatal.

Do Néva, où l'œuvre de notre Seigneur Jésus Christ est visible, donne à ses formateurs et à ses élèves une envie de vivre dans le respect commun et une harmonieuse entente.

Par ces temps "d'accord", où le climat est calme mais néanmoins méfiant, il importe que les chrétiens intercèdent pour cette Église de Nouvelle-Calédonie, pour qu'elle soit la lumière qui éclaire ce sentier difficile.

Thomas Carlen

Cet article a d'abord paru dans *Le Messager évangélique* (Strasbourg, 27 janvier), que nous remercions.

Témoignages d'aujourd'hui :

Témoignage d'Élie, issu du journal des envoyés de 2019

Élie était assistant d'éducation et de français en service civique au centre d'Akanisoa d'Antsirabe à Madagascar..

> J'ai commencé les cours de malagasy, et j'espère bientôt pouvoir tenir des conversations avec les Malgaches (autres que bonjour, merci, au revoir…). C'est une langue très chantante, dont la construction est très logique, quasi mathématique. Je comprends maintenant l'enfer des gens qui apprennent le français et ses innombrables exceptions ! Chapeau bas ! Je constate combien les Malgaches sont touchés quand on parle dans leur langue ; cela montre notre effort de découvrir et échanger.
> (…)
> À part ça, rien de neuf…tsisy vaovao, comme on dit ici. Ah si, pardon, j'oubliais ! Comme vous l'avez noté, j'écris depuis la capitale, où je passe un examen d'anglais, pour les masters de l'année prochaine… Et oui, pas le temps de souffler que déjà, il faut préparer le futur ! J'ai l'impression, depuis que je suis ici, que nous, les occidentaux, sommes véritablement obsédés par l'avenir ! Profiter du présent est un péché, ce n'est bon que pour les procrastinateurs fainéants et sans avenir, justement. Aujourd'hui est un avant-demain, tout comme hier était un avant-aujourd'hui. Aujourd'hui n'est réussi que si demain le sera. Nous nous projetons sans cesse vers l'avenir, l'avenir sera meilleur, dit-on ! Même quand le présent n'est pas dirigé vers l'avenir, il n'est pas réellement un présent. Il l'est virtuellement, car nous sommes tous scotchés à nos téléphones et autres appareils connectés. Le « Ici, maintenant » n'existe plus. Les nouvelles du monde entier nous parviennent instantanément, nous submergent.
> Ici, maintenant, vous êtes à Madagascar, puis dans 5 minutes, vous serez à Hong-Kong à suivre les manifestations ; ensuite, vous vous improviserez reporters de guerre au Kurdistan, avant de parcourir les villes d'Europe à la recherche du plus beau but de foot du week-end. Mais êtes-vous réellement où vous êtes ? C'est en partie pour cela que je suis parti ; à la recherche du présent perdu. Un présent de contemplation, un présent de joie, un présent de partage. Comment renouer avec ce présent, qui s'enfuit dès qu'on le nomme ? Comment l'arrêter et en profiter pleinement ? Se rapprocher de la nature est une étape essentielle, car la nature, elle, vit au présent. Bien sûr, elle fait des provisions, prépare les différentes saisons, périodes de sécheresse… Mais un animal ne sait pas de quoi demain sera fait ! À chaque jour suffit sa peine : chaque jour, la priorité est de trouver de l'eau, de la nourriture, et un endroit sûr pour dormir ! Et demain ? Nous verrons ! Soyons déjà vivants demain, ce serait bien ! Alors, nous verrons. Mais la nature vit-elle vraiment au présent ? Où ne fait-elle que survivre ? Ce que je sais en tous cas, c'est qu'admirer cette nature procure une joie intense, que la musique aussi peut me procurer.

Témoignage de Paul, issu du journal des envoyés de 2018

Paul était animateur-répétiteur en service civique au centre Mamré à Antananarivo, à Madagascar..

> Elle s'est immiscée dans chaque coin de rue de la ville. Dans le tumulte du centre comme dans le calme de la périphérie. C'est elle qui parfois fait office de réveil, ou bien, c'est elle encore qui berce l'enfant avant de dormir, suivant qu'un vieux rasta fait profiter de son reggae au lever du soleil ou qu'un groupe de jeunes se retrouve le soir pour chanter autour d'une guitare. Les sœurs chantent leurs psaumes, les sportifs redoublent d'efforts en écoutant leur musique entrainante, les grands-pères harmonisent leurs voix aux senteurs de rhum par des chants traditionnels, les marchands mettent de grosses enceintes aux portes de leur échoppe dans l'espoir d'attirer le chaland, les musiciens des rues s'évertuent à gagner leur pain. Un soir, l'air doux d'une sonate pour violon, rarissime à Tana. De l'électro-pop rythmé pour une salle de concert devenue folle, enivrée par de puissantes baffles. La musique s'exprime de toute part. Ce langage universel, dépassant les frontières, est omniprésent à Madagascar. La drogue d'un peuple. Pour les croyants exprimant leur foi par des cantiques et des gospels. Pour des jeunes, quelque peu alcoolisés, qui s'arrachent les cordes vocales tout le soir au fond des karaokés, dans l'espoir de séduire une file avec leur brâme déraillant. Ou encore pour le jeune volontaire, à qui la musique avait tellement manqué, qui découvre et s'essaye à la kabosy, un instrument local, dont les frêtes sont faites en tige de parapluie. Pour les sœurs, qui dansent à s'en couper le souffle les jours de fête, sur des rythmes endiablés (ironique pour des sœurs...) des 80's. Plus difficile à supporter pour un mélomane, ce sont les voitures qui mettent leur musique de propagande électorale à en faire se démonter les pauvres 4 L rabibochées de toutes parts, qui sont garées à côté. Aux heures de pointe, vos oreilles auront droit à une cacophonie, faite de klaxons, de sifflets d'agents de police (qui prennent un malin plaisir à attendre que vous passiez assez proche d'eux pour vous siffler ses poumons dans les oreilles), de freins mal graissés, de pot d'échappement traînant par terre. Rien ne se fait sans musique. C'est un organe vital de l'homme, ici comme ailleurs. Parfois, elle me permet même de me sentir chez moi, quand j'écoute une chanson que je connais sur le bout des doigts.

Version téléchargeable :

« Écouter – Témoignage » : le texte complet en pdf